LA FEMME POLONAISE



Z. K.

Julja Kejlowa — tête — marbre — voir couverture

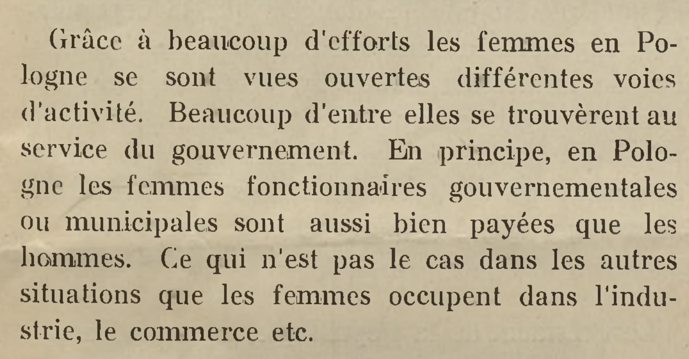
JANVIER — Février 1936

LA FEMME POLONAISE

REVUE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Nr. 1 | Varsovie | Prix 2 zł.

LES FEMMES DÉFENDENT LEUR DROIT AU TRAVAIL



Grâce à beaucoup d'efforts les femmes en Pologne se sont vues ouvertes différentes voies d'activité. Beaucoup d'entre elles se trouvèrent au service du gouvernement. En principe, en Pologne les femmes fonctionnaires gouvernementales ou municipales sont aussi bien payées que les hommes. Ce qui n'est pas le cas dans les autres situations que les femmes occupent dans l'industrie, le commerce etc.

Or les nécéssités des restrictions budgétaires, qui obligent le gouvernement de réorganiser les cadres de l'administration visent en premier lieu les femmes fonctionaires mariées. Jusqu'ici nulle loi n'est venue officielement nous enlever notre droit au travail, mais l'aspect de cette question si grave ne peut qu'émouvoir toutes celles, qui au prix de tant d'efforts étaient arrivées à défoncer les préjugés, à secouer les inerties.

En automne dernier de fâcheuses rumeurs circulaient, on apprit, ce qui se confirma, que différents cas de renvois par des institutions d'Etat de femmes n'ayant même pas un minimum de moyens d'existence et étant parfois l'unique soutien de leurs familles eurent lieu, ces femmes ne pouvant d'autre part espérer, vu la crise, se faire une situation ailleurs.

Dès la rentrée des Chambres Mme Regina Fleszar sénatrice interpella le gouvernement en défendant le droit au travail de tout être humain. Elle insistait surtout sur le fait, que s'il était urgent de réduire les cadres des fonctionnaires il importait que cette réduction fût faite par voie de sélection et qu'en cette matière le rôle décisif revînt à la valeur personnelle, indépendamment du sexe et de l'état civil de l'individu. Mme Wanda Pełczyńska, députée appuya ce point de vue au sein de la Chambre des Députés et récemment encore la sénatrice Halina Jaroszewicz déposa au même sujet une nouvelle interpellation au Sénat. Mme Wanda Pełczyńska déclara, que le renvoi des femmes mariées fonctionnaires ne serait non seulement pas un terrain propice à de meilleurs conditions économiques, mais il en résulterait une atteinte directe de l'équilibre de la famille. Si la femme doit quitter son emploi sous prétexte qu'elle a encore d'autres revenus, il est tout naturel qu'on applique le même régime aux deux sexes.

Néanmoins le 19 décembre 1935 parut à Varsovie au Journal officieux „Gazeta Polska" (répété par le restant de la presse) la nouvelle d'un projet gouvernemental, concernant la démission imposée à des femmes qui seraient fonctionnaires d'Etat ou municipaux, dans le cas on leurs maris travailleraient aussi au service de l'Etat. Ce projet annoncé par l'édition matinale dudit journal eut pour réaction immédiate un télégramme envoyé par les associations féminines au Président du Conseils des Ministres, Mr. Kościałkowski et libellé comme suit: „Profondément émues par le projet gouvernemental concernant la réduction des femmes mariées des postes occupés par elles au service de

l'Etat, les souscrites organisations féminines déclarent, que pareille mesure serait considérée par la généralité des femmes comme leur causant le plus grand des préjudices et une violation des droits octroyés aux femmes par la constitution". — Signé: Association pour le service Social et le Travail civique des Femmes, — Fédération des Femmes Universitaires, — Féderation des femmes des carrières libérales et commerciales.

Le même soir dix organisations féminines parmi les plus importantes se réunirent pour se consulter. La parole fut donnée à plusieurs parmi les plus éminentes représentantes des organisations réunies. Entre autres Mmes Szelągowska, Siemieńska, Szmurlowa et Piotrowska dévéloppèrent chacune leur opinion respective sur les droits de la femme au travail en les analysant et en éclairant le problème de différents côtés. C'est dans ces conditions que l'assemblée vota à l'unanimité une résolution destinée au Président de la République, au Président du Conseil, aux Présidents des deux Chambres etc. dont voici le texte:

Les dix organisations féminines assemblées le 19. XII. 1935, déclarent que:

Le droit au travail pour la subsistance acquis par l'effort de plusieurs générations et concédé par la législation polonaise en vigueur, est la propriété de tout être,sans différence de sexe, présente la base indispensable de l'économie nationale, les assises de la vie de famille. Par conséquent, toute restriction dans ce domaine, vise non seulement les droits des femmes, mais est infiniment préjudiciable à l'interêt de l'Etat et de la Société.

L'assemblée se déclare donc contraire à tous les projets destinés à déroger à ce droit et réclame que l'égalité des droits au travail jusqu'ici obligatoire, soit entièrement conservée dans toute son étendue en faveur de tous les citoyens, sans différence de sexe.

Deux jours plus tard le 21 décembre le Président de la République, Mr. le prof. Mościcki reçut sur leur demande les représentantes des organisations en audience.

La délégation composée de: MMmes Szelągowska et Siemieńska remit au Président un mémoire dans lequel elle prit à tâche d'insister entre autres sur trois points essentiels du domaine a) économique, b) moral, c) de la raison d'Etat.

Au point de vue économique: les conditions de vie de la famille dite petite bourgeoise, à l'heure présente déjà très atteinte, privée du soutien matériel de la femme, ne tarderaient pas à empirer. La consommation générale en souffrirait et de ce fait le chômage atteindrait de nouvelles classes de travailleurs. Au point de vue moral: en privant la femme mariée de son gagne pain on mettrait la jeune génération dans l'impossibilité de contracter des mariages et même on la pousserait à l'idée des divorces équivoques qui ne feraient qu'augmenter le nombre des unions libres et aboutiraient sans conteste à un ebranlement des principes moraux sur lesquels se base la société. Il est aussi déconcertant de prôner l'injustice qui affecte la femme, quand on lui enlève la possibilité de travailler productivement, en exerçant le métier qu'elle avait choisi et perfectionné, de poursuivre la tâche, à laquelle elle s'était donnée et qu'elle avait souvent approfondie, grâce à des efforts intellectuels et matériels de longue durée.

Au point de vue Raison d'Etat: en provoquant la dépopulation, danger qu'avait évité la Pologne, et qui créerait tous les dangers que la dépopulation engendre: diminution fondamentale des forces de la défense nationale; affaiblissement de l'armature gouvernementale à mesure qu'il serait privé du choix et de la collaboration des professionnelles qui ont travaillé depuis de longues années et qui sont à l'apogée de leur rendement.

Le Président de la République, avec son amabilité et sa bonne grâce coutumière, déclara à ces dames — déléguées, qu'en principe il prenait à coeur de ne pas priver les femmes polonaises de leurs droits au travail et qu'il espérait pouvoir soutenir efficacement leurs revendications.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, nulle loi n'est venue jusqu'ici officiellement nous arracher notre droit le plus sacré — le droit au travail, équivalent par les temps calamiteux où nous vivons et qu'on nomme la crise, au droit à la vie.

Néanmoins, puisqu'on assiste avec stupéfaction à une campagne en quelque sorte souterraine, qui essaye sous divers prétextes d'imposer aux femmes *le numerus clausus,* les organisations féminines en Pologne se liguèrent, pour défendre le droit au travail de la femme, ce droit appartenant sans réserve à tout être, sans différence de sexe et, d'autant plus, d'etat civil.

Les seules raisons, qui prévalent sont les capacités le niveau de l'instruction, l'éfficacité de l'effort et du rendement de l'individu.

La raison d'Etat exige de bons travailleurs, pouvant fournir un effort maximum. C'est cela qui compte — le reste, sexe, état civil, ce sont là des sons de cloches visiblement ordonés à sonner le glas.

St. Jankowska.

P. S. Récemment au cours d'une réunion des commissions de la Chambre des Députés (Sejm), nous avons vu reparaître à l'occasion de la discussion sur la loi concernant les fonctionnaires communaux, les attaques contre le travail des femmes A la suite de cela, le 8 mars 1936 dix principales organisations féminines adressèrent sous forme de lettre ouverte leur protestation, cette fois-ci aux Sénateurs et Députés „gardiens de la Constitution de la République Polonaise" avec un appel qu'ils „ne permettent pas de spolier l'esprit de la Constitution qui est celui des droits égaux octroyés à tous les citoyens sans différence de sexe et d'état civil".

En recapitulant les points dont nous parlions plus haut, l'appel invoque le droit primordiale de l'être humain au travail et annonce que toute atteinte à ce droit ne peut que provoquer l'opposition la plus vive de la part des travailleurs auxquels ces restrictions seraient appliquées.



Marja Younga (voir art. page 8)

LE VILLAGE PRÉHISTORIQUE DE BISKUPIN

En automne de 1933, un heureux hasard a révélé lors du creusage des terrains tourbeux de la presqu'île de Biskupin en Poznanie, les traces de ce qui semblait être un village préhistorique. L'éminent archéologue polonais, le prof. Joseph Kostrzewski, accouru examiner la découverte, á constaté, qu'il s'agissait en effet d'un tel village et en a apprécié tout de suite la grande importance archéologique.

Des travaux d'excavation ont été organisés l'été suivant, c'est-à-dire en 1934, par l'Université Préhistorique de Poznań, par la Section Préhistorique du Musée de la Grande-Pologne et par le cercle des Préhistoriens de l'Université de Poznań, sous l'experte surveillance du Prof. Kostrzewski. Ces premiers travaux ont duré à peine 7 semaines, mais ils ont été renouvelés pendant une période de plus de 5 mois en été de 1935, et les résultats obtenus sont des plus intéressants.

Le village préhistorique de Biskupin date d'il y a à peus près 25 siècles; il appartient à la culture lusacienne et est, en Europe, l'unique exemple d'un village bâti sur des marécages. Son état de conservation, tout à fait exceptionnel, permet de reconstruire presque entièrement la façon de vivre de sa population d'anciens slaves, ainsi que de se faire une juste idée du degré atteint par leur civilisation.

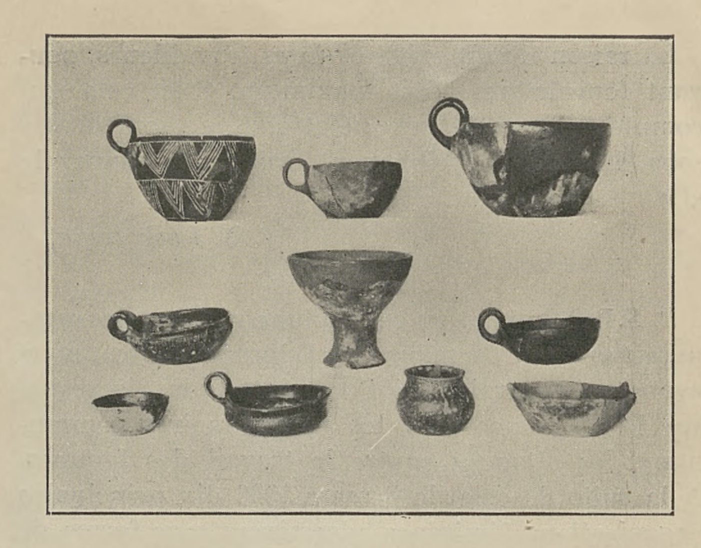
Le choix, d'abord fort surprenant, des lieux pareils, marais tourbeux, humides et infestés de moustiques, s'explique lorsque nous nous rappelons que les populations d'alors étaient continuellement exposées aux attaques inopinées des nombreuses tribus nomades venant du Nord en quête du butin divers. Donc, seules des raisons d'ordre stratégique avaient pu dicter le choix de la presqu'île qui, avec ses trois côtés protégés par les eaux du lac, et le quatrième, par de vastes marécages, constituait une place-forte remarquable.

Le plan du village est strictement adapté à la configuration de la presqu'île, dans le but évident de tirer le meilleur parti des avantages stratégiques du terrain. Les rues parallèles étaient tra-

cées dans la direction de l'ouest à l'est et ne communiquaient entre elles que par la grande route circulaire contournant le village entier. Celui-ci était protégé par un rempart en bois situé au delà de la route circulaire et formé de caissons en grosses poutres, remplis de terre et de pierres et disposés l'un à côté de l'autre sur du charbon. Ce rempart était à son tour protégé contre les flots du lac par un brise-lames original, formé des poutres posées horizontalement qui étaient alternées, et ainsi maintenues en place, par des pieux enfoncés obliquement dans le fond du lac.

Les chaumières sont situées l'une à côté de l'autre et donnent toutes sur la rue, vers le sud, sans doute pour éviter des vents du nord-ouest. Elles n'ont été conservées que partiellement. Le limon et la végétation des marécages en ont préservé seulement les parties inférieures, mais l'état presque intact de celles-ci en facilite la reconstruction assez exacte. Ces chaumières sont rectangulaires et consistent généralement en un vestibule et une grande chambre, souvent divisée en deux, l'une des pièces ainsi formées étant d'habitude plus petite. La porte d'entrée donne sur le vestibule, qui se trouve toujours sur la rue, et assez grande pour pouvoir servir également de fenêtre. On ne peut conclure encore si ce vestibule servait de logement, ou bien d'abri pour le bétail; les outils également auraient pu y être rangés. Dans la grande chambre se trouve l'âtre autour duquel devait se concentrer la vie familiale des anciens slaves. Cet âtre, formé d'un amoncellement de pierres au-dessus duquel pendait la marmite assujettie à trois bâtons enfoncés dans le plancher et dont les extrêmités supérieures étaient liées en faisceau est invariablement placé à droite de l'entrée, c'est-à-dire à la place d'honneur. Nous apprenons ainsi que les villageois de Biskupin rendaient un culte au feu. On a pu établir que les chaumières devaient avoir eu plus ou moins 3 mts. de hauteur, grâce à la trouvaille de quelques poteaux cannelés (une partie du mur) employés à réparer le plancher et pris évidemment à quelque chaumière brulée ou démolie. Ces poteaux mesurent à peu près 4 mts.

La constatation de la méthode de construction adoptée par les habitants de Biskupin causa quelque peu de surprise, car elle était généralement considérée comme beaucoup plus récente à cause des difficultés que présente son exécution avec des haches aussi primitives que celles dont se servaient les anciens slaves. De gros poteaux, dont l'extrémité inférieure était aplatie afin qu'ils ne



Poterie trouvée à Biskupin

s,enfonçassent pas trop dans le terrain marécageux, constituaient les encoignures de la chaumière; ils possédaient deux cannelures creusées sous un angle droit dans lesquelles entraient horizontalement en se superposant les poutres, qui formaient le mur. Quelquefois, pour faciliter l'emploi des poutres plus courtes, un poteau supplémentaire était placé entre ceux du coin et dont les cannelures étaient, dans ce cas, paralelles. Les chambranles des portes étaient aussi formés par de semblables poteaux, mais avaient des cannelures seulement du côté extérieur, celui de l'intérieur étant uni. Les planchers des chaumières ainsi que les rues étaient construites d'une même façon: de grosses poutres de chêne étaient placées sur des fascines faites principalement de menues branches de bouleau. Les essences de bois le plus souvent mises en oeuvre semblent être: le chêne, le pin et le bouleau.

Les divers ustensiles, outils et objets trouvés à Biskupin prouvent que ses habitants étaient des laboureurs experts, qu'ils possédaient des industries assez développées et avaient un goût artistique très sûr. Autour de l'âtre on a trouvé des grains carbonisés, parfaitement conservés, de froment, de seigle, de milet, de pavot de lin, des noisettes, un nombre de semences de plantes que l'on n'a pu définir jusqu'à présent. Parmi les outils, on distingue des marteaux en corne de cerf ayant un orifice carré pour le manche, probablement en bois; des pics, également en corne; des fauciles, dont deux d'un type assez rare; des poinçons en bronze, l'un d'eux avec un manche en os; des fers de flèche et de lance; des rabots; les débris d'une roue pleine, d'une valeur tout-à-fait spéciale, car c'est le seul exemple de ce très rare genre de roue dans

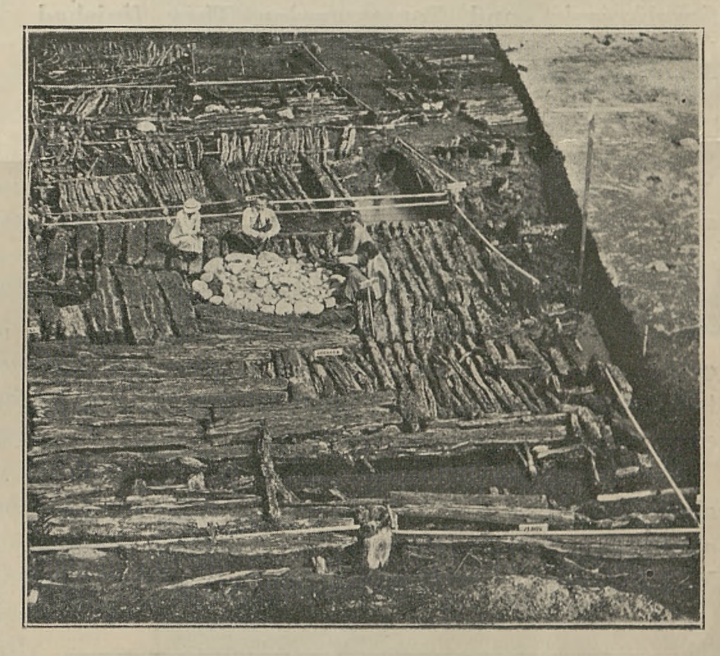
l'Est de l'Europe. Les ustensiles dont devaient se servir les femmes témoignent du développement atteint par les arts ménagers. On y trouve notamment des couloires en argile pour fromages; des plats ronds pour cuire du pain sur les cendres; des moulins à bras; des quenouilles; des poids de métiers à tisser. Très curieux sont les moules d'argile qui étaient en usage à Biskupin: ces moules s'obtenaient en recouvrant d'argile un modèle de cire; pendant la cuisson la cire s'écoulait par une ouverture affectée à ce but, laissant ainsi le moule libre pour recevoir le bronze. Pour dégager l'objet terminé, il était nécessaire de briser le moule.

La céramique, qui semble avoir été le principal moyen d'expression artistique des habitants de ces lieux est bien représentée par des pots, des vases, des puisoirs, des jouets, tous très artistiques, aux formes gracieuses et variées et d'une ornamentation raffinée. Beaucoup de ces objets sont incrustés avec une masse blanche, d'autres sont peints avec de l'ocre ou bien portent des desseins faits avec du graphite, souvent ils sont décorés par l'empreinte obtenue à l'aide des grains d'un collier, et tous, presque, sont polis jusqu'à l'obtention d'un éclat métallique. Les empreintes digitales relevées sur ces objets révèlent que c'étaient les femmes qui s'adonnaient à cet art et que les enfants devaient aussi, pour s'amuser, tâcher d'imiter leurs mamans.

Les quelques bijoux retrouvés, tels que bracelets, bagues et épingles en bronze, nous disent que la coquetterie proverbiale de la femme existait aussi à cette époque. Quant aux colliers en verre bleu d'Egypte ils nous suggèrent l'idée que les villageois de Biskupin échangeaient leurs marchandises contre celles d'un pays aussi lointain que l'Egypte.

Il est impossible d'établir exactement ce qui obligea la population de Biskupin à évacuer le village. Cela aurait pu être aussi bien une attaque ennemie imprévue, un incendie, une inondation. Cette dernière éventualité semble cependant être la plus probable. Maint indice témoigne de la lutte incessante qui devait se poursuivre entre les habitants de la presqu'île et les eaux du lac dont le niveau s'élevait constamment. Ainsi, on peut observer trois remparts successifs autour du village et dont le plus ancien est reconnaissable à l'extrême exactitude de sa construction, tandis que les deux derniers, bâtis très négligemment, ne peuvent que prouver la hâte avec laquelle le travail fut accompli. Plusieurs rues possèdent une double, parfois une triple, surface, — c'est à dire, que la surface originaire est recouverte d'une épaisse couche d'argile sur laquelle est aplliquée une nouvelle surface. On peut observer le même procédé pour les planchers de quelques chaumières. Il est évident que ceci a dû être fait dans le but d'élever le niveau du village de plus en plus menacé d'inondation. Une autre preuve éloquente est fournie par le fait que les nouveaux remparts et les nouvelles constructions convergent invariablement vers le centre de la presqu'île comme en fuite devant la force indomptable de l'eau qui devait finalement chasser cette population d'anciens slaves de leur place forte cependant si puissante.

Ces quelques données résument le résultat des premiers travaux. Sans doute, pendant les excavations de l'été prochain, cette „Pompéi" en bois, détruite et conservée par l'eau (grâce à son pourcentage de chaux) et dont une partie est encore complètement submergée dans les flots du lac, révélera encore de nombreux faits intéressants qui permettront à l'archéologie polonaise d'ajouter de nouvelles valeurs au fonds de l'archéologie mondiale.



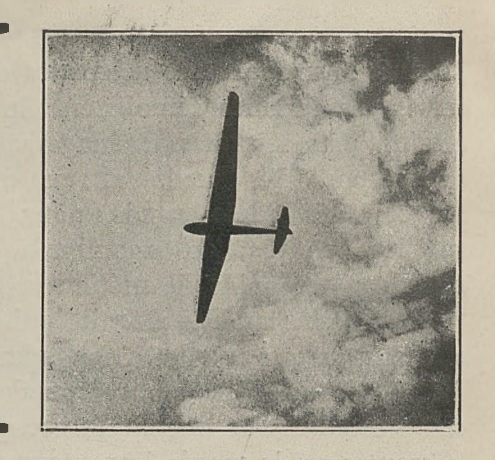
Les travaux d'excavation à Biskupin

Marion Junosza-Stępowska.

WOMEN WITH WINGS



A glider's start



A glider in the clouds

Flying and gliding seem to be a sport reserved to men. But we all know that everywhere there are women full of courage and love of adventure who, when it comes to mastering the air, are the equal of men.

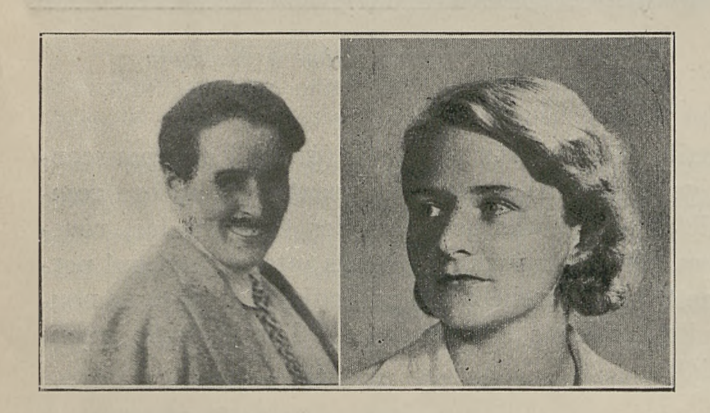
In Poland the first air-women trained on military machines were Mmes Olszewska, Sikorzanka, Grzybkowska and Tomaszewska. They finished their training in 1929. A year later came the ban forbidding the training of women on military planes. This did not quell the zest of women, and each year newcomers were strengthening the women airforce in Poland. We mention the names of Mmes Czyżewska, Modlibowska, Zapolska, Loteczkowa, and there are many others.

These women pilots, after getting their certificate, stick to their wings. They apply for, and get, licences for taking passengers on board, and they take part in air-raids. In 1931, we had in Poland even a raid for women flyers only.

1930 finds the Polish women flyers interested in gliding, a sport in which they soon take the part of pioneers. I think, that the two Polish air-women Mary Younga and Miss Olszewska are the first among women who took up gliding; the German pilot Hanna Reitsch finished her training two years later. The success of those two women pioneers of gliding made the way easier for those coming after them. We have now 20 women pilots of the C.-class, and Mary Younga has only one condition to fulfil to get into the highest, the D.-class. We have quite a lot of women in the two first A. and B.-classe, and there is hope that next year a great many of them will strenghten the ranks of C.-classes. Taking gliding very seriously, striving after full mastership in technique most of those ladies consider gliding as a preparatory stage before going in for plane-flying. Many of the girls were also trained in hauling flight, and Mmes Younga and Modlibowska were among the 13 best pilots trained in gliding acrobatics. We have also 4 women instructors in glider flying and several who are now schooled in instructorship.

Whereever women pilots are active, they are doing valuable propaganda work. In the town of Poznań Mrs Wanda Modlibowska is the organizer of the gliding section of the Aero-Club, and when some time ago a gliding match was arranged at Ustyanowa, Poznań sent only women as its representatives, Mmes Modlibowska and Ganowiczówna, two other women, Mmes Younga and Maćkowska also taking part in the contest.

At Ustyanowa new world records and Polish records in flying were repeatedly improved. Miss Ganowicz reached a height of 1900 meters, some days later Mary Younga rose as high as 2235 meters over the starting point, and a month from hence she bettered her record to 2500 meter. These two last results are world records; the barogrammes are at present examined by the F. A. I. which will certainly confirm the records.



Modlibowska *Ganowiczówna*

At Ustyanowa Mary Younga was the first woman making a passage of 45 kilometres on a glider. All those results put her in the forefront of Polish pilots: at Ustyanowa she took fourth place among 28 competitors of highest standing; for her pioneers work she was decorated with the Distinguished Service Cross.

As regards time records of the Polish air-women Mme Wanda Modlibowska takes first place with 9 hours and 10 minutes.

Polish youth is very interested in gliding, and naturally Polish Boy Scouts were among the first who organized gliding courses for Scouts. Last year we had the first course for girl-scouts organized on behalf of the authorities of the Scout movement by the first girl-scout pilot Miss Irene Steinbock.

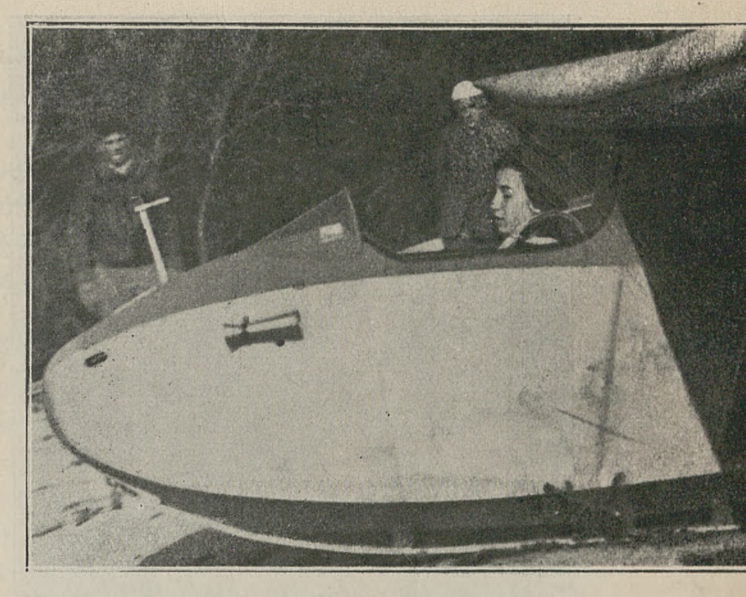
It is well that youth shows interest in gliding. Gliding is a good teacher of independence, self-reliance, presence of mind. It helps to form your will and your character. Flying requires valour and cold blood. Every movement has its importance, your will, your presence of mind are deciding factors in the conquest of the air.

When they hear of air-women, many people have their misgivings. What do they look like? In their mechanic's overalls, with their faces burnt by wind and sun, in their physical exertions, do they not lose too much of their womanly charms? That is certainly a mistake. With only a very few exceptions, the Polish air-women even in their full „togs" are full of womanliness. They remain essentially womenlike. Why not? The winged glider seems to be the very thing for a beautiful girl, and courage, pluck, bodily strength and its clever use in sporting achievements do not mean lack of loveliness. There are, besides, many kinds of courage. When that young and charming girl Miss Ganowicz had received her prize in the gliders competitions, she declared: „Why, flying is only a trifle. But to walk up the full length of this big hall to the small table of the Committee — that's the deed of courage..."

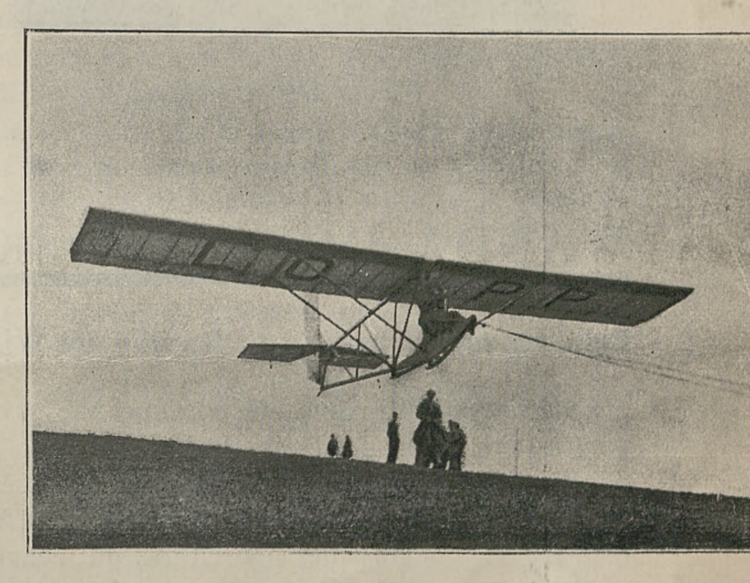
Flying seems easy when you have got the right sense, the „bird sense". This is the principal thing. Who starts training without this sense will probably wreck many a machine, get a lot of bruises, but will never be a true air-woman.

We can say with pride that we have got in Poland quite a lot of women born with the true „bird sense" of women on wings.

Marja Kannówna.



Irena Steinbokówna starts at Bezmiechowa



A glider starts



Gliding match at Ustjanowa



Wanda Dobaczewska

WANDA DOBACZEWSKA

Prix de la littérature de la ville de Wilno

Les oeuvres littéraires ont chacune une saveur particulière. Celle des écrits de M-me Wanda Dobaczewska nous rappelle le goût d'une pomme de nos vergers, un goût agréable au palais et raffraîchissant. Il y a ainsi des nourritures qui conviennent le plus aux habitants des contrées, où elles ont été produites. Ceci ne veut nullement dire qu'elles déplaisent aux gens qui n'ont que rarement l'occasion d'y goûter.

Tout cela a été dit à cause de certaines particularités de l'écrivain qu'est M-me Dobaczewska et du terrain où s'exerce son activité.

Mais, ici, donnons lui la parole à elle-même.

„Je suis, — dit M-me Dobaczewska, — écrivain régionaliste, non seulement dans le sens littéraire du mot, mais aussi, et surtout, dans son sens strict Ceci veut dire que, reliée, par le fait de ma naissance, de mes origines et de mon séjour fixe, à la région anciennement dénommée Lithuanie, j'appartiens, par la force des choses, au groupe d'écrivains de Wilno. Et c'est avec eux que je travaille à „percer ma fenêtre sur la Pologne", besogne qui me donne quelque peine sans qu'elle me paraisse toutefois superflue.

Ces travaux d'approche dont l'auteur nous fait l'aveu sont déjà finis. Ils ont été couronnés par un beau succès et à l'heure qu'il est le nom de M-me Dobaczewska n'est plus étranger aux lettrés de la Pologne tout entière. Cependant ce résultat n'a été obtenu qu'au bout de quinze ans d'efforts persévérants, de plus en plus efficaces. Entre 1920 et 1935 M-me Dobaczewska publie notamment trois recueils de poésies, un volume de nouvelles et deux romans.

Vice-présidente du Syndicat des Gens de Lettres à Wilno, elle joue dans les milieux littéraires de la ville un rôle prépondérant. Dans cette marche avancée du Nord-Est polonais la langue, la littérature et la culture polonaises courent le danger constant de se dénaturer, de perdre du terrain, de se voir influencées par des forces étrangères, souvent hostiles et toujours dissolvantes.

Pour quiconque tient à enrayer l'action de ces éléments destructeurs et à leur opposer le jeu libre d'une évolution normale des traits essentiels du génie polonais, la vie dans ces parages menacés équivaut à une lutte sans trêve ni repos. Les masses populaires du pays, jusqu'à présent inertes, pauvres et ignorantes, commencent à se réveiller. L'école, les administrations, la politique électorale, les associations diverses et multiples concourent à l'éducation civique des populations et élèvent le niveau de leur culture générale. L'action des sociétés organisées aussi bien que celle des simples particuliers contribue, dans une mesure très appreciable, à hâter ce processus de mûrissement. C'est ainsi que le Syndicat des Gens de Lettres de Wilno organise des conférences et crée des bibliothèques, non seulement dans la capitale de la région, mais aussi dans des nombreuses petites villes et des bourgs voisins. Dans un champ de son activité plus restreint, mais plus important pour les intellectuels du pays, signalons la publication d'un trimestriel: „Les Mercredis Littéraires" dont les colonnes s'ouvrent hospitalièrement aux oeuvres, souvent distiguées et intéressantes des écrivains wilniens, jeunes et peu connus en dehors de leur ville natale.

A tous ces travaux M-me Dobaczewska prend non seulement une part active, mais, de plus, elle les inspire et les dirige avec une ardeur, un dévoûment où elle met toute son âme.

Son activité sociale de tous les jours et son activité d'écrivain s'entrepénètrent et se complètent d'une façon harmonieuse et nécessaire. Ses poèmes, et surtout ses poèmes récents, sont tout imprégnés des légendes et des croyances populaires de la région wilnienne. Ils reflètent la naïveté et

la crédulité de l'homme du peuple, sa foi un peu superstitieuse, mais profonde et pleine de tendresse, sa résignation, son attitude découragée et passive en face de la souffrance, de l'inclémence de la nature, et de la misère, toutes choses que le paysan de là-bas, regarde comme une fatalité inéluctable.

La terre qui porte et qui nourrit chichement ce peuple aux figures estompées, mais dont l'âme s'ouvre au soleil de la liberté après des siècles de servitude, prend une place extrêmement importante dans les poèmes de M-me Dobaczewska. La poétesse nous promène, avec quelle complaisance et quel amour de son pays! à travers des forêts mystérieuses, des landes ensoleillées, des champs de blé ondoyants. Elle nous fait admirer la splendeur, l'éclat des eaux des lacs qui abondent dans cette région et dont l'un, dit la légende, le lac Vert, garde jalousement la couronne de l'Empereur que celui-ci y a jeté au cours de sa tumultueuse retraite de Moscou.

Le charme que dégagent les poèmes de M-me Dobaczewska est dû en premier lieu, à la spontanéité et à la sincérité des sentiments qui les animent. Ce qui en fait aussi le prix c'est une parfaite adaptation de la forme au sujet. Et en parlant de la forme, j'entends ici non seulement tout ce qui regarde la distribution et la cadence des strophes, mais aussi la qualité des images et la tonalité générale des procédés adoptés par l'auteur. M-me Dobaczewska, guidée par son instinct très sûr, ne se laisse pas tenter par les modes nouvelles et les tics passagers qui envahissent la poésie moderne: à „toute sa lyre" suffisent les moyens d'expression traditionnels dont elle se sert avec aisance et dont elle tire l 'effet désiré.

Cependant ce n'est pas du côté de la poésie que vint vers l'auteur le succès décisif, mais du côté de la prose. M-me Dobaczewska a fait ses premières armes de prosateur en publiant, à Wilno, en 1928 et en 1929 un roman et un recueil de nouvelles. Puis ce fut le tour de son grand roman: „la Victoire de Jozef Żołądź" qui lui valut le prix de la littérature de sa ville natale et fit connaître l'auteur non seulement dans la république des lettres polonaises, mais aussi dans la République avec une majuscule.

Les qualités qui ont valu au roman de M-me Dobaczewska tant d'éloges mérités sont nombreuses et solides. Ce qui y intéresse surtout le gros du public c'est la nouveauté du sujet. Le roman polonais d'après-guerre n'a encore fait qu'effleurer le sujet que lui fournissent les changements, cependant très profonds, qui se sont opérés dans la vie de la province polonaise à la suite du retablissement de l'Etat. M-me Dobaczewska s'attache à peindre le tableau de cette vie et arrive à créer, en accumulant des traits empruntés à la réalité nouvelle, une ambiance hallucinante de vérité, extrêmement dense, consistante et, pour ainsi dire, palpable. Connaître à fond un milieu, être le témoin oculaire des événements qui s'y passent, trouver à sa portée des acteurs d'un drame qui vous intéresse. voilà, à ce qu'on pense généralement, autant d'avantages pour l'écrivain. D'accord, mais tous ces avantages sont contrebalancés par un danger très sérieux. C'est celui de faire, avec toutes ces données, un reportage au lieu d'un roman. Or, M-me Dobaczewska a évité cet écueil en imposant aux matériaux bruts dont elle disposait une place précise, déterminée par un plan général, et au livre tout entier, une composition, sans raideur, il est vrai, mais assez stricte pour donner à la totalité des aventures racontées l'allure d'un roman important et bien équilibré.

Le héros en est le jeune arriviste Jozef Żołądź issu du petit peuple, légionnaire au moment de la lutte pour l'indépendance de l'Etat, mué plus tard en organisateur et animateur des associations des jeunes gens créées dans le but de la défense nationale et la lutte contre la propagande soviétique extrêmement active à la frontière russo-polonaise. En mettant au service de l'Etat ses dons et ses forces Jozef Żołądź n'est pas désintéressé: il songe à son propre avancement social et réussit à se pousser par un mariage avec une jeune héritière, Zonia, châteleine du voisinage qu'il n'aime pas, mais qui lui est précieuse par tout ce qu'elle représente dans sa carrière.

Le personnage de Żołądź qui dégage tant d'énergie et de vitalité, mais qui est au fond médiocre, sinon odieux par son manque de scrupules, la voracité de ses appétits et une absence complète d'élévation morale est traité par l'auteur avec une objectivité parfaite, sans un brin d'ironie ou de blâme. Cependant cette abstention n'équivaut guère à un désintéressement puisque nous constatons les répercussions des indélicatesses de Żołądź sur la vie d'une petite institutrice qu'il a séduite et sur celle d'un jeune homme amoureux de la victime de Żołądź.

Outre le protagoniste il y a dans le roman une foule de personnages vrais et vivants qui appartiennent à toutes les classes de la société locale. Voici donc Wołłowicz, le père de Zonia, grand propriétaire foncier, patriote ardent, homme d'action intelligent, caractère intègre, et chez qui le sens

moral est devenu une sorte d'instinct qui le fait reculer et se buter devant les écarts du droit chemin qu'il pressent chez son futur gendre avant de s'en assurer.

La classe des terriens est encore représentée dans le roman par Żozio, grand noceur et dissipateur, plus qu'à moitié ruiné, chasseur de dot, paresseux, indolent, cancanier, mais cultivé et, au besoin, courageux. Un vaincu, qui sait tomber avec une certaine grâce.

Voici encore le peuple des bureaux; des employés, gent pour la plupart aigrie et grincheuse, ayant gardé des attaches avec la campagne dont ils ont déserté la vie pleine de difficultés et dont cependant ils ont la nostalgie. Leurs petites querelles, leurs malentendus, leurs divertissements, peu divertissants nous donnent une idée assez précise de leur vie et font ressortir quelques traits essentiels de leur caractère.

Mais ce qu'il y a de plus nouveau et de plus attachant dans la peinture des personnages de ce roman ce sont les portraits des paysans polonais et ruthéniens.

L'auteur nous montre dans une suite des scènes fortes et émouvantes les incertitudes et les hésitations des paysans ruthéniens entraînés par le propagandiste soviétique, leur ancien voisin, dans les profondeurs de la forêt où ils méditent un coup de force contre leurs anciens maîtres et contre les autorités polonaises. Le chef de la bande, Korolonek, est un personnage louche, vindicatif, intéressé qui cherche à pêcher dans l'eau trouble du mécontentement. Wanka, jeune rêveur, adhère à la bande au nom de l'égalité et de la justice chrétiennes dont il se proclame défenseur et prophète. Le vieux Filip qui s'était décidé à grossir la poignée de révoltés, renseigné sur le plan de leur activité qui comporte l'invasion d'un château et l'agression du fils de son ancien maître, son ami loyal et compagnon de chasse, lâche ses camarades pour avertir „l'ennemi" du danger imminent.

Parmi les jeunes paysans polonais on remarque le probe Rupejko conscient de ses devoirs de citoyen qui priment tout dans sa vie, et le doux Kunicki, patriote comme son ami, mais dont l'âme est troublée par la haine envers son chef Żołądź, jadis adoré maintenant méprisé pour sa honteuse conduite envers Kazia, la bien-aimée de Kunicki. Le garçon est même sur le point de succomber à la tentation de loger une balle dans la tête de Żołądź pendant la bagarre qui éclate au moment de l'agression de la bande de Korolonek. Cependant il se reprend au nom du bien de la communauté en y subordonnant ses griefs personnels.

Les femmes tiennent dans le roman de M-me Dobaczewska un rôle plus effacé. Au premier plan nous y trouvons Zonia, énergique, désinvolte, capricieuse, généreuse, franche, tendre, un peu toquée, un peu égoïste, âme neuve, avide de bonheur et y tendant de toutes ses forces.

Kazia, l'institutrice, force notre sympathie par sa jeunesse, sa candeur, sa confiance un peu bébête en l'homme qui abuse d'elle et dont enfin elle comprend et juge les méfaits et les noirceurs.

A l'arrière-plan du roman se meuvent d'autres figures féminines à peine esquissées qui, malgré cela, par leurs attitudes et leurs discours, contribuent à renforcer dans le lecteur l'impression de la réalité et de la familiarité du monde qu'elles habitent.

Mais le facteur décisif de cette impression est constitué par le langage des personnages du roman, un langage richement émaillé de tournures et d'expressions locales, de mots à l'allure un peu bizarre, de vocables hirsutes pour ceux qui n'apprécient que finesse et que correction académique, charmant et original et tout ce qu'il y a de plus vrai pour ceux-là qui ont ne fût-ce qu'une seule fois mis le pied dans les parages où évoluent les héros du roman. Ce langage surpris tel quel dans la bouche de quelques-uns des personnages joue un rôle extrêmement important dans la révélation des idées et des sentiments les plus intimes de ces âmes primitives et, malgré cela, difficilement analysables

L'amour de la nature que nous avons signalé chez la poétesse, se retrouve chez la romancière. Sans prodiguer les descriptions elle sait y donner une note juste, les individualiser, choisir et mettre à sa place un détail caracteristique, se servir à temps d'une épithète suggestive et évocatrice.

Les quelques réflexions que nous venons de faire sur l'oeuvre de M-me Dobaczewska et sur son activité sociale sont probablement insuffisantes pour en donner une idée très précise. Nous espérons cependant qu'elles ont fait entrevoir à nos lectrices et lecteurs combien et pour quels motifs nous apprécions si hautement ce talent, cette force et cette intelligence qui apportent au trésor de notre littérature nationale cette gerbe de fleurs et de plantes parfumées dont l'exquise senteur nous parle avec une éloquence si attendrissante du coin de terre qu'on a eu pour son berceau et où l'on désire reposer quand viendra l'heure du sommeil éternel.

Stanisława Jarocińska-Malinowska.

LES FEMMES BOTANISTES EN POLOGNE

Nos femmes botanistes ont eu la chance d'avoir vu plaider leur cause par un homme, qui entrainé par l'étude de cette question, a révélé au public le rôle qu'elles y jouent.

C'est un livre portant le titre: „International Address Book of Botanists London 1931" qui a incité le prof. Hryniewiecki à tracer un aperçu sur la part de la femme polonaise dans le développement de la botanique. Il nous apprend que les femmes y sont particulièrement appliquées, qu'elles constituent 12% de la totalité des botanistes et jusqu'à 32% en Pologne. Il est donc légitime de constater que la Pologne se classe en tête de la liste, suivant de près les Soviets 33% et ne cédant qu'à la force démographique, que représentent les Etats-Unis d'Amérique, la Russie et l'Angleterre.

Il est curieux de constater que les femmes des autres pays slaves ne font guère montre du même état d'esprit et prennent fort peu d'interêt aux études botaniques. Ainsi p. ex. une seule femme botaniste fut enregistrée pour la Tchécoslovaquie de même une seule pour la Yougoslavie, mais aucune pour le Bulgarie. Les Etats exstra-européens, ainsi que les colonies manquent de femmes cultivant la botanique. L'auteur observe que parmi les états européens les femmes botanistes sont inconnues en des pays comme la Bulgarie, la Lithuanie et la Turquie.

En instituant une comparaison entre la quantité de femmes cultivant la botanique et la totalité des habitants d'un pays donné nous trouvons la Hollande au premier rang. Ce fait s'explique par une demande suivie d'hommes botanistes aux colonies (le même phénomène se produit en Angleterre) d'où resulte l'emploi des femmes aux postes d'auxiliaires (préparatrices de laboratoire, surveillantes, assistantes et même professeur).

Dans la Pologne d'après guerre les femmes assoiffées de sciences envahirent les universités.

La botanique attira beaucoup d'adeptes, surtout la botanique appliquée, de façon que les femmes se rencontrent en majorité à la Faculté d'Horticulture, ainsi qu'à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Varsovie.

Frappé par le fait de voir les Polonaises en tête du tableau européen relatif au rôle des femmes dans le domaine des sciences, botanique pure et appliquée et pour l'expliquer, le prof. Hryniewiecki remonta aux sources ce qui l'a conduit à la conclusion, que le goût prononcé des Polonaises pour la botanique n'est pas un symptôme nouveau et possède de belles et vieilles traditions.

Ainsi Anna Wazowna (1568—1625) soeur du roi Zygmunt III fut une remarquable protectrice éclairée et agissante des sciences botaniques. C'était une femme de science qui se donna à l'horticulture avec passion. En même temps elle étudiait la médecine en amassant des plantes médicinales afin de les étudier. Mais son mérite incontestable avait été de s'employer à la publication en 1613 de „l'Herbier" ouvrage posthume de grande valeur du dr. Szymon Syreński, prof. à l'Université de Cracovie.

Une autre femme protectrice des sciences naturelles qui peut être régardée comme une savante c'est la princesse Jabłonowska, née Sapieha, épouse du voïevode de Bracław (1727—1800). Exceptionnellement douée, très instruite, elle publie en 1786, adapté aux besoins de la vie polonaise, l'euvre de l'écrivain anglais Bradley, sous le tittre: „L'ordre des travaux d'un jardinier, selon les mois et pour l'année entière". La princesse Jabłonowska créa dans sa propriété de Siemiatycze un Musée des sciences naturelles fort remarquable, qui occupait, ensemble avec la bibliothèque, 5 grandes salles. Si nous considérons que le Muséum d'histoire naturelle de Paris, le plus célèbre à l'époque n'occupait que 2 salles, nous sommes justifiés de proclamer que celui de Siemiatycze fut conçu sur un plan vraiment large.

Au XVIII-e siècle cette science est illustrée en Pologne par l'apparition d'un grand naturaliste l'abbé Krzysztof Kluk. Ses travaux inaugurent la botanique et l'horticulture, ainsi que l'industrie forestière scientifiques en Pologne. Au XVIII-e siècle les femmes prirent une grande part au développement de l'art d'aménager des parcs et des jardins. Entre autres horticulteurs paysagistes s'y distinguèrent: Izabella Czartoryska, Helena Radziwiłł, J. Lubomirska, Anna Dunin-Wąsowicz. Vers la fin du XIX-e siècle les Polonaises prirent des plus en plus du goût à la botanique. Elles débutent en amateur et finissent par des études sérieuses aux universités. Elles se font de plus en plus fréquemment remarquer non seulement en qualité d'éminentes vulgarisatrices des sciences naturelles, mais aussi comme naturalistes s'adonnant à des recherches

scientifiques et à des travaux marqués d'originalité.

Le cadre de cet article ne nous permet pas de citer tous leurs noms, trop nombreaux. Voici toutefois les noms de quelques sommités: dr. Helena Krzemieniewska qui obtint conjointement avec son mari le prix scientifique de la ville de Lwow, couronnant leurs travaux de microbiologie. Dr. Jadwiga Wołoszyńska (prof. à l'Université Jagiellonienne), éminent spécialiste en matière d'algologie et d'hydrobiologie et surtout du plancton. Dr. Flora Lilienfeld offre à son tour l'exemple d'une femme attachée à l'activité scientifique. En vertu de ses travaux à l'Institut Experimental de Berlin, elle a eu l'honneur d'être déléguée au Japon avec la mission d'y organiser des cours génétiques. Dans le même domaine des études génétiques il faut aussi mentionner le dr. Marja Skalińska qui se fit connaître par ses travaux sur les mélanges de tabacs de pétunias et d'ancolies. Elle est actuellement professeur de botanique à l'Université de Varsovie et directrice de la Station de Génétique à Mory; elle utilise sa situation pour faire d'intéressantes études sur les giroflées. Dr. Aniela Kozłowska, élève du prof. Szafer — fut à Cracovie agrégée en géographie des plantes. Elle est l'auteur d'ouvrages phytogéographiques concernant les plantes rocheuses et celles des steppes de la Małopolska en particulier et fit d'importantes monographies; sur les plantes des steppes en général. Citons encore le Dr. Kozłowska qui est actuellement directrice de la section de botanique du Musée de Silésie a Katowice.

Les Polonaises peuvent être fières de compter dans leur rang une botaniste, qui s'est distinguée dans le domaine des travaux d'exploration de terrains moitié-sauvages. C'est notamment Mme Helena Czeczottowa auteur d'un ouvrage sur l'élément atlantique dans la flore polonaise. Voyageant en compagnie de son mari à travers l'Asie Mineure, elle décrivit différentes plantes nouvelles jusqu'alors inconnues.

En résumé nous croyons que ce n'est pas par présomption, que nous admirons la tâche que les Polonaises remplissent dans tous les domaines des sciences botaniques.

Il est évidemment difficile de dire si ce goût prononcé des femmes polonaises pour les sciences botaniques est un phénomène passager ou permanent. N'importe comment elles surent remplir pour toujours une page importante de la botanique polonaise et nous devons au prof. Hryniewiecki une véritable reconnaissance pour la mise au jour de ce fait.

H. Siemieńska.



Ein Friedhof in Polesie Phot. I. Gadomski

AUS POLENS EXOTIK

Die Gräberschätze von Polesie.

Feucht, nebelig, traurig ist die Landschaft der sumpfreichsten polnischen Gegend, der pontinischen Sümpfe Polens, Polesie. Arm ist das Land. Meilenweit unterbricht nicht einmal ein Baum die Monotonie dieses Landes, wo das Boot die Rolle des Pferdes spielt, wo oft die Kuh den Hirten in einem an den Schweif angebundenen Boot hinter sich auf die Weide zieht. Hie und da sieht man auf einer Erhöhung einige Kreuze. Die Friedhöfe. Der Poleschuk, der Bewohner dieses Landes, eines Ueberbleibsels der Sintflut, wird bei Lebzeiten des Wassers und der Feuchtigkeit so überdrüssig, dass er sich zur letzten Ruhe die erhöhtesten Punkte aussucht. Hoch oben im Schatten alter Bäume, die vielleicht noch auf heidnische Zeiten zurückschauen, ruht er nach einem mühseligen, armseligen Dasein aus, und damit ihn die Sehnsucht doch nicht zurücktreibt, wird sein Grab mit einem massiven, vom Wasser gebeizten, dem Wasser entrissenen uralten Eichenklotz beschwert.

Ist der Sommer feucht, kann man hier Bilder,

Reminiszenzen der Böcklinschen Toteninsel beobachten. Hoch oben, wie eine befestigte Insel, prangt mit seinen Bäumen und Kreuzen der Friedhof, dem durch die hochstehenden Gewässer der Sümpfe ein trauriges Boot mit sanftem Ruderschlag entgegenfährt. Armselig ist das Boot, armselig der Sarg. Doch soll man nicht glauben, dass der Poleschuk mit leeren Händen, ohne Sicherstellung ins Jenseits fährt. Sein ganzes Leben hat er gedarbt und gespart, um nach dem Tode keinen Mangel zu leiden. Ueberall, ringsherum kann man hören, wie viel der oder jener schon zur Mitnahme ins Jenseits weggelegt hat. Ich hörte von einem Bauern, der „noch nicht alt" schon ein Schatz von 10 Hundertern besass, und man schüttelt den Kopf, man wundert sich: „Wie weit wird er es noch bringen?" — Der Bewohner einer ärmlichen Lehmhütte gönnt sich nicht einmal ein paar der hier üblichen Bastschuhe, aber sein zweiter Hunderter ist bald voll. So einer wird sein ganzes Leben mit leerem Magen wandern, aber dafür ein wohlversehenes Grab besitzen. Auf seine letzte Fahrt, zur ewigen Ruhe nimmt er den irdenen mit Gold gefüllten Topf mit. Und wie schwer ist es doch, das schwache polessier Heu in Gold umzuschmieden.

„Und mit Papier" — hier legt der Poleschuk die abgearbeiteten Hände weit auseinander — „mit Papier richtest du auf anderen Seite nichts aus".

So bilden die Friedhöfe von Polessie wahre Banken, die einzigen Banken auf den polnischen Dörfern, Banken, in denen in wasserfesten Kassen das Gold brach liegt. Und die Solidarität vor dem Antlitz des Unbekannten ist so gross, das es noch nicht vorgekommen ist, dass ein Grab bestohlen worden wäre.

„Das ist nicht mehr solches Geld", sagt der „Eingeborene, „es ist nicht mehr für diese Augen bestimmt und würde keinem was nützen".

Leer sind nur die Gräber der jungen Mädchen. Ihre Zeit war zu kurz bemessen, als dass sie hätten sparen können. Dafür weht vom Grabkreuz des Mädchens ganze Aussteuer. Der Wind zerrt an den selbstgewebten Handtücher, an den Röcken und Hemden, die in zierlichen Kreuzstichen mit grossen bunten Rosen bestickt sind.

Und auf den Miniaturkreuzen sieht man die rührenden kleinen Schürzen und Kleidchen.



In den Sümpfen von Polesie



Phot. I. Gadomski

Marie Gadomska in einem Bauernhemd aus der Gegend von Polesie

Manchmal fehlt ein Aermel oder ein Besatz, den der gierige Wind davongetragen hat. Ist die Mutter besorgt, gedenkt sie des toten Kindleins, dann kommt sie zur Sommerzeit oder vor Allerseelen und flickt die abgetragene Wäsche. „Denn" —sagt sie — „lieber ist es mir es war abgerissen bei Lebzeiten, als dass es als totes frieren müsste". Sie wird vielleicht ihr halbnacktes Kind in der Hütte vernachlässigen, um mit dem selbstgesponnenen Faden, mit dem groben Leinen die Aussteuer des toten Töchterlein in Ordnung zu bringen. „Und" — bewundert sie — „schaut wie schön es der Wind, die Sonne und der Regen gebleicht haben"...

Auf den reicheren Kreuzen hängen echte Korallen und läuten ein merkwürdiges Lied in den hellen Mondscheinnächten. Und es ist noch nie vorgekommen, dass jemand den Schmuck weggekommen hätte. Man hat mir erzählt, dass eine reiche Bäuerin aus der Umgebung in Verzweiflung über den Tod der geliebten Tochter am Grabe sechs Korallenschnüre aufhängte, Korallen, die angeblich 6 Hunderter gekostet haben. Und sohmücken die Korallen das Kreuz, und die Dorfschönen, die sich mit auf dem Jahrmarkt gekauften Glasperlen begnügen müssen, gehen vorüber und flüstern einander zu: „Siehst Du, die Małanka, die hat es gut!..."

(Mit Erlaubnis der Verfasserin, Frau Marie Gadomska, frei aus dem polnischen Uebertragen von S. G.).



Ein Bauerngewebe von Polesie



44 RUE KOSZYKOWA, VARSOVIE Rédactrice en Chef et Editeur: **Mme Emilie Grocholska**

Zakł. Graf. „Drukarnia Bankowa", Warszawa, Moniuszki 11.